

Violences de jeunes et médiation

YVES MORHAIN¹

Au plus fort du mouvement qui nous pousse en avant, "mélange inexplicable entre la puissance et la fragilité" (Serres, 2001), le monde moderne nous confronte à un ensemble de bouleversements qui affectent les fondements de la vie psychique et mettent en cause les fondements de l'identité et le socle narcissique de notre être. L'évolution du contexte social de ces dernières années a provoqué un bouleversement des cadres de référence et des limites lié à la mondialisation des échanges et à des changements survenus dans la transmission des codes de comportements qui permettent de traiter les différences de génération, de sexe et l'inéluctable de la mort.

Après un XXe siècle le plus meurtrier de l'histoire, visible ou cachée, la violence nous apparaît aujourd'hui comme un défi et nul effort de civilisation ne semble être en mesure de nous libérer de cette violence de fond (Freud, 1933) que tout un chacun porte en lui, ni même à la canaliser. Force est de constater que les communautés humaines sont porteuses de puissance de déliaison, de destruction, de déshumanisation qui peuvent laisser incrédule ou bien provoquer stupeur et effroi. Individuels ou collectifs, ces actes résultent de la destruction du lien social. Dans un monde de désillusion, les règles du jeu social perdent leur sens de pacte organisateur et semblent ne consister qu'en des rapports de force. Les situations sociales d'exclusion, de rejet, d'isolement, condamnent bien souvent nombre de jeunes à ne se manifester qu'à travers des passages à l'acte ou des symptômes qui témoignent à leur place.

Jeunes "en dérive de rhumb"

Dans le "passage" de la famille au lien social, entre muthos et logos, l'enjeu de l'adolescence nécessite un remaniement des liens dont les aléas subjectifs avec leurs incidences relationnelles et sociales s'expriment parfois de manière tumultueuse sur la scène familiale ou celle de la rue. Effraction pulsionnelle, le "pubertaire" (Gutton, 1991) menace de l'intérieur l'équilibre narcissique de l'adolescent. Cette sensation "d'être agi" le pousse parfois à un agir violent "conjuratoire" (Jeammet, 1997). La violence est alors un moyen de lutte contre les changements engendrés par le processus d'adolescence pour le sujet en difficulté d'adaptation à la réalité d'être sexuel et d'être social. Les comportements violents d'adolescents peuvent être considérés comme une défense, une tentative pour obturer "une opération identitaire qui met en cause toutes les dimensions de l'existence du sujet et de ses relations aux autres" (Rassial, 1996) mais aussi les moments de dépersonnalisation, de déréliction et d'atteinte narcissique grave.

Pour devenir son temps, l'adolescent devra faire avec le rhumb, métaphore que j'emprunte à Paul Valéry, comme travail d'élaboration et de réélaboration permanente. Terme de navigation, le rhumb intègre plusieurs phénomènes et surtout plusieurs temporalités : mouvements de la houle, rythme des vagues, erre du bateau... La navigation étant l'art de combiner dans un rythme intégrateur la diversité des forces et des temporalités de phénomènes opposés. L'adolescent, comme le navigateur construit sa route non pas de façon

¹ Professeur de psychologie clinique et de psychopathologie, université Lumière, Lyon II, expert-psychologue près la Cour d'Appel de Montpellier.

rectiligne et prédéterminée mais en intégrant successivement différents paramètres ainsi que l'appréciation des rhumbs (Morhain, 1991).

L'évolution actuelle des structures familiales et sociales, la situation économique, ne facilitent pas le travail de maturation de l'adolescent qui ne trouve plus de lieux institutionnels à investir et où il peut exprimer ses contradictions. Lorsque le complexe relationnel offert par le groupe à l'individu est de plus en plus faible, les failles toujours plus grandes de sa structure ont "des incidences pathologiques" (Lacan, Cénac, 1950). C'est pourquoi, le malaise de nos banlieues dont la vie est "de nos jours, désarrimée des repères symboliques qui forgent le lien social" (Lévy, 1998) et la violence grandissante, sont à entendre comme le reflet du malaise des villes et des adultes. Ces lieux de rupture, où "les HLM riment dorénavant avec pauvreté et immigration [...], espaces désavoués, reniés" (Rahmani, 2003), sont à l'avant-garde de l'expression de nouvelles pathologies (Rassial & al., 1998) où se retrouvent des adolescents fragilisés, porteurs de souffrances identitaires. Les passages à l'acte, les excès, mais aussi la vulnérabilité, le risque de repli sont les témoins de cette pesante souffrance à se sentir porteur d'un monde libre en défaut d'investissement d'objet. Dans l'impossibilité de travailler les figures de leur trajectoire pour y intégrer, chemin faisant, les effets du trajet parcouru grâce au réel des forces plus ou moins dispersantes, certains jeunes sont en dérive de rhumb...

Bruyantes et multiformes, les manifestations de violence de ces jeunes, de familles souvent déplacées, sont stigmatisées par les médias et la rumeur publique au point de constituer un paradigme du risque dans notre culture. Vulbeau (2003) qui s'interroge sur "l'imagerie de la jeunesse à travers la stigmatisation médiatique", souligne "la déshumanisation potentielle des divers types de mise en scène employés" ainsi que "les effets d'ambiance de ces images dans le contexte sécuritaire de ces dernières années". Le plus souvent, la souffrance de ces jeunes en situations sociales d'exclusion, d'isolement ou d'errance ne s'entend pas. En résultent l'ennui, la protestation passive, le retrait des investissements, le gel des échanges avec l'environnement, l'incapacité à supporter la liaison ambivalente (amour-haine) avec un objet de possession, "l'errance" (Chobeaux, 2003), mais aussi les prises de risques mortifères ou des actes destructeurs que tentent de pallier les interventions médico-sociales, judiciaires, trop souvent centrées sur les actes et non sur les personnes. Échec qui attise le sentiment d'insécurité et fait craindre l'escalade d'une violence institutionnelle survictimisante.

La réactivité des protagonistes, la rapidité et l'enchaînement des manifestations de la violence, aboutissent à un court-circuit entre cause(s) et effet(s), à l'irruption de l'immédiat. Cette crise de la représentation est une des caractéristiques de notre culture en risque et de l'ambivalence qui la caractérise. C'est ainsi que les jeunes sont à la fois considérés comme des causeurs de troubles et comme des victimes du malaise dans la Cité. La confusion cause-effet, la propagation et l'amplification des phénomènes, la circularité des engendremens sont le signe d'un fonctionnement paradoxal.

"Exilation" et violences

L'évolution de notre société souffre de la déliquescence des frontières intergénérationnelles, de la caducité des repères, de la non-délimitation des cadres, du recul des limites, de la disqualification des lieux traditionnels de régulation des conflits. Le pacte entre la société et le jeune, par le biais de la famille, où se construisait son aspiration à trouver une place, à désirer dans le social, se trouve rompu, en même temps que la parole de ces garants (parents, enseignants, politiques...) est chargée d'informations, mais vide de transmission. Toutes les difficultés éprouvées par ces jeunes sur le plan de l'emploi, du glissement social, de la frustration, etc., sont vécues comme des pertes, source d'une blessure

narcissique et viennent fragiliser les repères identificatoires. Les jeunes en marge "ne sont pas simplement exclus des richesses matérielles" mais aussi "des richesses spirituelles" (Xiberras, 2000). Ils ne sont pas seulement confrontés à une perte de lieux d'ancrage, mais aussi et surtout à la perte d'une dimension essentielle du temps : celle de l'avenir, liée à la crise des institutions, mais aussi à la perte du sens de la vie collective, "un processus de désocialisation" (Castoriadis, 1996).

Plus particulièrement, les familles des jeunes migrants se sont retirées de la scène sociale, du champ éducatif, laissant leur place et leur responsabilité aux acteurs sociaux. La socialisation s'effectue dans la rue, dans le cadre d'affrontements réels ou symboliques. Sans limites contenant, la rue (brute) "ne peut en effet contenir tous les problèmes que certaines familles veulent y placer [...]" ; "lieu de traversée [...], elle est un espace mal défini investi superficiellement, qui déclenche des réactions sociales mais ne les traite pas" (Riard, 1998). En quête de limites, à défaut d'opposants réels, d'oppositions fantasmatiques, pour tenter de construire et se poser en appui contre les adultes, certains jeunes de quartiers difficiles recourent à des violences destructrices contre ceux qu'ils considèrent comme des agresseurs potentiels : policiers, enseignants, agents des transports, pompiers...

Il serait cependant "réducteur" comme le précise Douville (2001) "de considérer le facteur de l'origine culturelle comme une réalité incontournable de la violence actuelle chez les adolescents". Mais, "il s'agit de comprendre les cliniques de l'exil comme des cliniques de ce que l'expérience d'expatriement réveille, au singulier, du lien du sujet à ses expériences de perte" (Douville, 1998). Le destin d'un sujet n'est pas marqué par la seule situation traumatique liée à l'expérience migratoire, "traumatisation" précise Pradelles-Monod (1998)², mais aussi par son histoire antérieure, par les rencontres effectuées et les soutiens reçus. Hassoun P. (1998) souligne que "la migration peut-être un exil interne lorsque le sujet garde enclos son pays, sa culture, sa langue, comme des points énigmatiques dont il ne fait rien". La vulnérabilité du migrant est toute à la fois externe et interne.

Le sentiment d'exil chez ces jeunes génère des passages à l'acte ou des symptômes (réactions dépressives, psychosomatiques, addictions...). Par des conduites de défi et de déni du risque, difficilement tolérées par la société qui les accueille, des adolescents d'origine migrante tentent d'effacer et de cicatrifier la blessure de l'expérience migratoire. Leurs violences ont aussi une fonction de réassurance narcissique qui permet d'échapper sans doute à des pathologies plus graves : angoisse de déréliction, d'effondrement. Aussi destructives qu'elles soient au regard de la réalité externe, ces violences sont aussi des tentatives de (re)construction interne, une tentative de symbolisation. L'autre, objet de projection, devient involontairement objet d'étayage d'une subjectivité qui ne s'intériorise pas.

De la haine à la destructivité

Dans les phénomènes de violence, nombre d'adolescents mettent en scène une destructivité comme pour constituer l'objet dans la haine, considérant qu'elle est la conséquence de carences objectales qui ont jalonné leur parcours. Le film de Kassovitz (1996), qui reprend l'expression familière "j'ai la haine" utilisée par nombre d'adolescents révoltés, donne une image représentative de cette thématique ; non pas la haine de quelqu'un ou de quelque chose, mais expression de la haine à l'état pur. Elle semble sans objet précis souligne Richard (2001) "ou bien tellement prégnante qu'elle peut concerner, dans sa rage,

2 Pradelles-Monod (1998) utilise le néologisme "traumatisation" pour montrer que le "traumatique" d'une migration n'est pas ponctuel mais consiste en "un mouvement, au sens propre, autant dit d'un processus toujours à l'oeuvre, ce qui s'en construit est décelable tout au long de l'histoire d'un sujet".

tous les objets possibles et peut être par excellence, le sujet, haineux de lui-même".

La projection de la haine sur l'autre leur paraît légitime, en tant que réponse à des attaques dont ils se sentent victimes. Dans le mouvement même de leurs conduites violentes et de leur rejet d'un lien intersubjectif, ces adolescents cherchent paradoxalement un interlocuteur dans la négativité. La haine n'est donc pas nécessairement négative dans la mesure où elle est encore une défense, un dernier rempart avant l'effondrement psychique. Elle peut être réparatrice et constitue pour certains jeunes une expression positive de la violence et de la négativité lorsque la pulsion de mort est tempérée en haine pour l'objet, assurant en quelque sorte la consistance de celui-ci. De cette manière, celui qui hait, construit son identité et peut échapper au morcellement, à la désunion ; la haine maintient "en vie sociale", "en vie de relation" (Bastianelli, 1999). Si elle peut être fondatrice, la haine peut aussi basculer dans la destructivité. Des événements peuvent fragiliser, voire annihiler ce dépassement de la haine et le jeune violent peut mettre en jeu la vie d'autrui comme la sienne propre.

De plus en plus fréquemment, les rivalités de bandes se manifestent à travers des comportements de violence qui prennent des aspects archaïques d'une extrême brutalité, sous l'effet du narcissisme des petites différences et de la contagion affective (Freud, 1921). Le sentiment d'envie qui ouvre la porte à la pulsion de destruction est de plus en plus fréquemment observé chez les jeunes agresseurs ou meurtriers dans le cadre de missions d'expert judiciaire-psychologue. Le regard de l'autre, insupportable, au cœur de la violence narcissique de ces jeunes des banlieues est perçu comme offensant, destructeur et vient persécuter le sujet, le mettant en état de réaction paranoïaque, de lutte pour sa propre survie (Lesourd, 1998). A la différence du conflit qui "se noue dans la rencontre de forces antagonistes", la violence vise "à préserver l'intégrité narcissique d'un sujet se sentant menacé" (Marty, 2001).

Pour peu qu'interviennent certains facteurs traumatiques, l'impulsion devient incontrôlable. "Agressivité rendue libre [...] appelant une décharge" (Balier, 1988) qui ne serait liée à aucun investissement libidinal, le processus du passage à l'acte consiste à prendre au plus court et de prendre de court — le sujet tout autant que l'autre — et revêt le sens d'un franchissement, d'une transgression, d'une effraction. Manifestation de la désinhibition pulsionnelle, le passage à l'acte, dans un court-circuit temporel, s'attaque à la réalité externe pour contre-investir une réalité interne qui déborde le sujet.

L'importance des failles narcissiques précoces rend ces jeunes particulièrement vulnérables aux influences extérieures. De plus, les carences environnementales qui ont hypothéqué la stabilité interne et la sémiotisation primaire ne permettent pas d'augurer une capacité à "rebondir". Les traumatismes primaires qui n'ont pu être symbolisés restent actifs. Les failles de leur histoire, les maltraitances subies vont se rejouer bien souvent sur la scène sociale. Couverts de tatouages qui racontent les péripéties de leur vie, ces stigmates pointent, pour certains, leurs parcours chaotiques. On retrouve à travers les "tags" de ces jeunes mis au ban, cette volonté d'inscrire sa signature, sur un espace propre.

Ils sacrifient ou tachent de leurs empreintes les véhicules de transit entre leur banlieue et le centre de la Cité : bus, métro, ponts, trains de banlieues, périphériques... "Signe d'une jeunesse qui s'enfuit" pour Vulbeau (1990), le "tag" relève de l'éphémère, du transitoire, sans point d'ancrage. Ces empreintes et traces ne constitueraient pas des appropriations d'un territoire, mais permettraient à ces jeunes de "surfer" sur la ville...

En tant que symptôme, l'agir violent est à concevoir dans sa positivité ; en ce qu'il est encore un appel (Winnicott, 1957). Le comportement antisocial peut être appréhendé à partir de l'hypothèse d'un motif inconscient (Freud, 1916) et comme "réactions défensives contre ce noyau de culpabilité primaire" et "tentatives de traitement du noyau traumatique qui le sous-tend" (Roussillon, 1995). Cependant, l'expérience montre que "pour atteindre le territoire

psychique de cette souffrance, il est nécessaire d'accepter un détour sur le terrain de la réalité" (Sassolas, 1997). Une considération du contexte et du site s'impose, le cadre doit être réaménagé : conditions de vie, conditions d'accès au savoir et à la mesure du langage, insécurité sexuelle, défaillance des référents identificatoires parentaux, sentiment de non-reconnaissance sociale...

La médiation comme mode de prévention du mal-être et de la violence des quartiers difficiles

Les cliniciens s'accordent sur la valeur progrédiente des transgressions d'adolescence qui s'inscrivent dans un mouvement de quête identitaire de cet âge. C'est ainsi que la société se doit de leur offrir "des espaces de transgression" (Selosse, 1991) où ils peuvent se "risquer" sans trop de danger pour eux-mêmes ou autrui. Les délits, fruits "d'une confrontation paroxystique traumatotrope de l'adolescent, et des réponses complémentaires, conscientes ou inconscientes, qu'il reçoit de ses partenaires adultes du moment" (Guillaumin, 2001) constitueront "le moyen de se dégager d'attachements infantiles et permettront de par le choc du réel de sortir du no man's land pubertaire" (Chartier, 2001).

Nous citerons les travaux de Schmoll (2003) concernant les jeux vidéos violents, considérés comme espace de lien et d'expression de la violence sans risque : "davantage encore qu'un outil de médiation de la violence", ces jeux peuvent "dans certains cas devenir l'espace même où se joue la violence vécue, et donc où se mettent en place des pratiques spécifiques de la médiation". Stitou (2003) nous invite à suivre le parcours de Mounsi, qui relate dans ses ouvrages son itinéraire d'enfant de l'immigration, comment le "déclat" se produit en prison où il rencontre "une parole constructive" à partir de laquelle "il fait de la lecture et de l'écriture un instrument propre à sublimer sa souffrance". Démarche qu'elle a engagé par le biais d'une expérience de théâtre avec des enfants d'un quartier difficile de Montpellier.

Si la question de la médiation revient avec insistance dans le débat contemporain, "c'est probablement" pour Kaës (2002), "parce qu'elle exprime la nécessité dans laquelle nous sommes pris de traiter d'une manière nouvelle, aussi bien dans l'ordre de la vie psychique que dans celui de la culture, la question récurrente de l'origine, des limites, de l'immédiat, des transformations et, surtout, de la violence dans sa double valence destructrice et créatrice". Aussi, nous considérons qu'il ne s'agit pas seulement de désamorcer la charge de violence mais de traiter ce qui la génère et l'entretient.

Certes, face à la violence grandissante de notre société, l'affirmation de la loi s'impose. En contre point, il faut développer des sites praticables d'expression, de création, mais aussi de dépôts de l'informe, de jachère, c'est-à-dire des espaces de transformation à partir d'objets malléables, polyvalents, nomades, nous dirons mi-lieux pour souligner leur non-prédétermination : là peuvent s'initier les actes de passage. Pouvant donner lieu à symbolisation, ces mi-lieux doivent permettre de replacer ces jeunes dans un réseau d'intersubjectivité, dans une communauté d'échanges qui leur permette de se tourner vers le possible, un espace de possibilités où les jeux ne sont pas encore faits ni les places arrêtées. Un tissage-liant doit nécessairement s'installer entre l'adolescent et son environnement. En tant que pratique innovante, la médiation sociale qui s'inscrit dans la durée et la considération de ce qui est sous-jacent dans la plainte, constitue une prévention de passage à l'acte plus graves ou de contentieux inextricables et de judiciarisation.

Ainsi, dans un quartier considéré comme difficile et à risque (à Béziers), une expérience de médiation sociale est menée depuis plusieurs années par des psychologues et des magistrats qui servent de référents à des médiateurs de quartiers issus de communautés

diverses (française, gitane, algérienne, marocaine...) et de conseillers municipaux de sensibilités politiques différentes qui contribuent au remaillage du tissu social en favorisant la rencontre, l'échange, la régulation des conflits qui ne sont pas l'objet d'une approche judiciaire (Morhain & al., 1995-2003).

Des groupes de régulation des médiateurs, co-animés par un psychologue et un juriste permettent de favoriser la mise en place d'interventions structurantes, d'analyser les contre-attitudes suscitées par la peur de "l'étranger", l'anxiété du conflit ; de contrôler la violence verbale et/ou physique chez les médiateurs. La distanciation, le dédoublement, la dédramatisation, l'identification contrôlée, la prise en compte des effets de transfert, conditionnent la qualité d'écoute et de maintien de la position tierce dans l'évocation des situations de conflits (collusions et séparations). Le travail en groupe restreint à une portée didactique (capacité d'analyse de la situation, du contexte culturel et de la dimension historique) mais aussi de transformation personnelle (désidéologisation, dégageant des attitudes d'emprise, d'autorité, d'instrumentalisation et d'affinement de la capacité d'accueil et de l'empathie). Rétablir un certain déroulement, un décollage, un écart par rapport à ce qui se donne comme réel, et permettre que ce qui se joue puisse se ressaisir comme représentation ; faire que du penser advienne au lieu de l'agir. Les médiateurs sociaux doivent être des intervenants éphémères, prenant appui sur des instances citoyennes et sur les personnes ressources, voire des mandataires institutionnels. Ils n'ont pas vocation à arbitrer, ni à résoudre, ni à trancher entre les revendications de position ou de possession mais à inventer (au sens de révéler, réveiller) ce qui doit être considéré comme indéterminé, ouvert afin que ceux qui s'opposaient, découvrent l'espace où leur subjectivité respective peut être accréditée. Cela implique que les médiateurs soient en mesure de contenir et de mettre en forme la rencontre. Ils maintiennent le jeu des écarts et conjuguent les articulations. La parole partagée et accréditée par un tiers est en mesure de briser la dyade infernale ou le contrat diabolique, en permettant de tempérer, elle augure à la place de la coalescence ou du clivage, d'une symbolisation.

La médiation sociale n'a pas vocation de "réparer" toutes les injustices, ni d'améliorer la qualité des conditions de vie, ni de supprimer toutes les causes de conflits et de violence dans la société. Le danger de ces nouveaux acteurs du lien social est d'instaurer des "écrans" supplémentaires entre les habitants et les institutions, de générer de nouvelles dépendances. Mais, ces référents, garants, tuteurs, en tant qu'acteurs d'un réseau d'une collégialité peuvent éviter de servir de caution à l'isolement par repli sur son quartier, sa communauté avec ses propres règles et conserver à ces jeunes la possibilité de s'inscrire dans un véritable projet personnel qui dépasse les enceintes de leur territoire pour se relier à la Cité et s'allier à ce qui la transcende.

Méthode socratique, la médiation convie à un travail maïeutique et irénique qui peut permettre d'appréhender le conflit (essence même de la vie psychique), en tant que force créatrice et non destructrice, et par sa gestion même de favoriser un changement social positif tant sur le plan personnel que culturel.

Nous considérons l'acte violent comme une faillite de l'imaginaire et un appel à la Loi rédemptrice, "un coup" pour inscrire sur la scène du monde ce qui est éprouvé intérieurement comme une impasse. La violence fait partie de la vie et s'inscrit dans le circuit pulsionnel (Freud, 1933) ; elle n'est pas obligatoirement négative et n'est pas un accident malencontreux de l'aventure humaine, elle est aussi fondatrice. Le seuil, l'entre-deux, le passage, le mi-lieu, peuvent être vécus comme des expériences salvatrices, de sublimation. La pulsion de destruction en chacun de nous est attisée par de nombreuses séparations (ruptures, exils...) ; c'est pourquoi il convient de travailler l'articulation du détruire et du créer (Anzieu, 1996).

Contrepoint de la problématique du risque qui affecte notre société actuelle, l'intérêt du dispositif de médiation est d'offrir la possibilité aux personnes en conflits, parfois exacerbés et enkystés, de s'investir dans un travail de réélaboration psychique et de relance identitaire par la responsabilisation des actions citoyennes et à la reliance par le recouvrement

d'un "univers intersubjectivement partagé de significations" (Habermas, 1987). Dans ce qui se révèle une impasse, cet "entre-deux opère et peut induire la dynamique d'une traversée" (Sibony, 1991), d'un passage.